

LINTEAUX DE PORTES ET PIERRES SCULPTEES DES FAÇADES

La rue de la Citadelle est bordée de nombreuses maisons à façade ancienne (du XVI^e siècle au XIX^e siècle) qui ont conservé leur linteau en pierre sculptée.

Ces sculptures racontent souvent un morceau de l'histoire de la maison et, en peu de mots, font revivre une tranche de vie de notre ancienne cité.

Il s'agit souvent de la date de construction -ou reconstruction- de la maison, parfois aussi des noms des propriétaires des lieux, mais parfois encore de leur qualité sociale, de leurs convictions ; plus rarement d'une réflexion inspirée par des événements ou des états d'âme.

L'époque des linteaux et autres sculptures s'étale du XVI^e siècle au XIX^e siècle.

- du XVI^e siècle : deux linteaux
- du XVII^e siècle : sept linteaux
- du XVIII^e siècle : huit linteaux
- du XIX^e siècle : deux linteaux

Deux linteaux récents du XX^e siècle ont été retenus pour leur originalité.

L'inventaire se fera en remontant la rue de la Citadelle ; de l'Eglise vers la Citadelle ; de la Porte Notre-Dame à la Porte Saint-Jacques, en suivant la numérotation des maisons.

Au numéro 3,

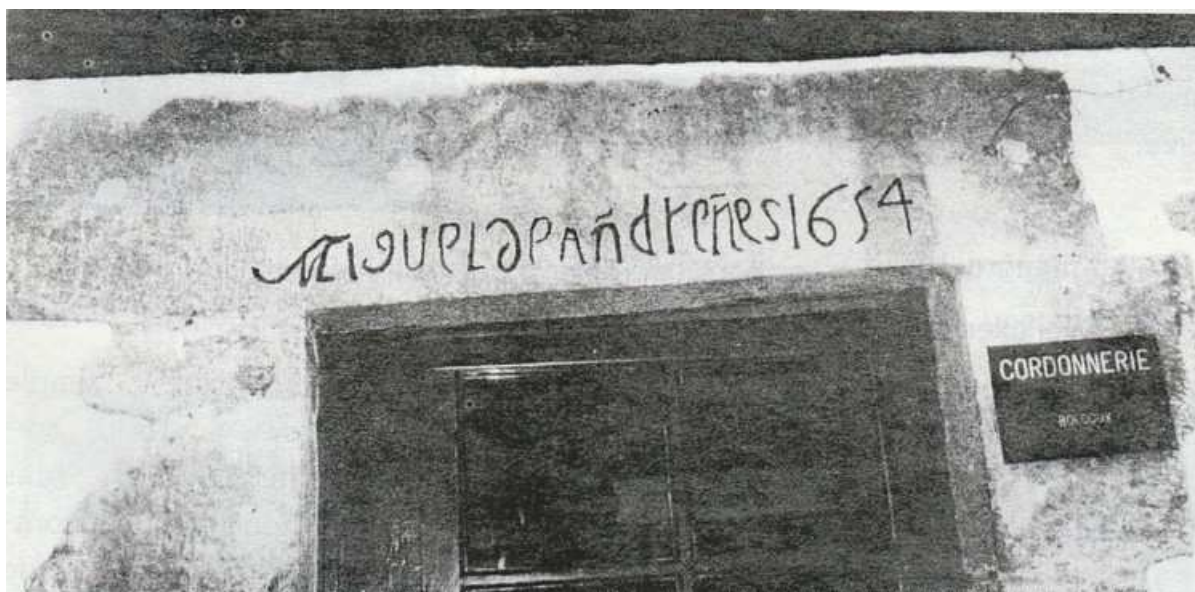
existe une belle maison dont l'allure générale fait penser au XVII^e siècle, avec son alternance de pierres en grès gris ou en grès rose. Pas de linteau, mais un assez important cartouche en marbre gravé, portant une inscription : *post funera. virtus vivit.* -La vertu survit aux funérailles-. Ce cartouche est plus récent que la maison et



correspond certainement à un événement qui l'a inspiré. Or l'historien **André Cuzacq** voit dans cette maison, la demeure **du marquis de Logras**. Ce dernier, conseiller au Parlement de Pau au XVIII^e siècle, député des Etats Généraux en 1789, comme représentant de la Navarre, homme de conviction et dévoué à son pays, a usé de tous les moyens pour faire reconnaître à la Révolution la spécificité de sa province. Il y laissa la vie et fut guillotiné sous la Terreur.

Au numéro 4,

un linteau en grès rose, assez maladroitement sculpté par l'artisan, mais qui renseigne



sur la date de construction 1654 et sur l'identité du propriétaire des lieux : **Miguel de Andreñes**. Peut-être ce dernier était-il célibataire, car généralement le nom de la maîtresse de maison suit celui du maître.

Au numéro 13,

sculpture classique du XIX^e siècle : une simple date 1835. La sobriété du texte et la qualité du graphisme nous rapprochent des temps modernes.



Au numéro 14,

une des plus belles inscriptions, sur la clef de voûte de l'arc de la porte, qui nous donne au moins trois renseignements :

- ici date de la construction 1637,



- le nom de l'occupant des lieux : Vidonde ; c'est un patronyme encore bien connu en Garazi, souvent sous la forme Bidonde,

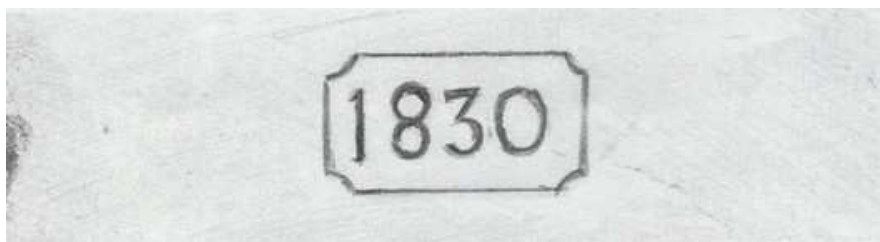


– la fonction sociale du maître de la maison : Capel Major. Ce dignitaire ecclésiastique était un personnage important dans la vie de la cité.

Désigne par le Prieur de Roncevaux, il assurait le service religieux de l'Eglise Notre-Dame toute proche. Il pouvait présider les Etats de Navarre quand ces derniers se réunissaient en Pays de Cize.

Au numéro 16,

nouvel exemple de linteau du XIX^e siècle. Même qualité de travail.



Une simple date : 1830, correspondant, sans doute, à une reconstruction de la façade ou de la maison.

Au numéro 18,

important linteau en grès rose donnant :

- le nom des maîtres des lieux : **Joannes Dirriberry et Louise Duhalde**

- la date de construction : 1722,



- le nom antérieur de la maison **Londresena**. Cette dernière notation est rare. Généralement, quand un nouveau propriétaire s'installait dans une maison et restaurait cette dernière, il faisait sculpter sur le linteau son nom et celui de son épouse et la maison changeait donc de nom. Et le nom antérieur de la maison disparaissait. Ici il a été conservé, suivant en cela une coutume de la vie rurale et non pas urbaine. Car à la campagne, le nom primitif de la maison avait tendance à subsister. Et c'est ainsi que le nom des maisons de la rue de la Citadelle a varié au cours des âges et des divers habitants et que cet usage a parfois compliqué l'identification des bâtisses. Ce problème sera revu au sujet de la maison dite "Laborde" où le nom a pu prêter à confusion.

Au numéro 20,

importante pierre gravée et non plus sculptée -procédé assez rare au XVII^e siècle-. Une date 1662 et un patronyme Ebernat -D-N.



Au numéro 26,

un grand linteau en grès rose avec la dédicace des propriétaires du moment : **Pierre Imbert et Marie de Larroque**. Une date 1766. Et une décoration assez fréquente au XVIII^e



siècle : une rosace à six branches à chaque extrémité du linteau, incluse dans un cercle.

Au numéro 28,

grand linteau en grès rose qui présente plusieurs particularités :



- une croix finement sculptée à l'extrémité gauche. Elle est de type oriental et rappelle un peu le travail de ferronnerie. S'y ajoutent quelques croix plus petites de type Malte,
- à l'extrémité droite du linteau, au contraire une décoration profane : la croix Lauburu,
- une date 1720,
- au centre du linteau le monogramme chrétien IHS qui sert de point de symétrie pour la sculpture du nom des propriétaires Pierre de Lagrange et Marie Dufourcq. Î

Il convient de remarquer, à propos de ce linteau, que c'est surtout au 18^e siècle que les propriétaires prenaient soin de décorer les linteaux de leur nouvelle maison ; ils y ajoutaient aussi leurs convictions, leur foi et peut-être aussi leur particularisme ; ici des croix de type oriental.

Au numéro 29,

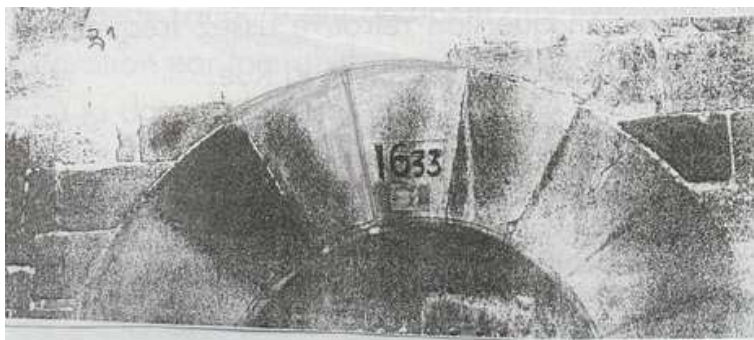
linteau très simple : une date 1746. La sculpture LANNEE avec les jambes obliques des N en sens inversé.

Cette particularité du graphisme se retrouve dans d'autres linteaux de la rue, en particulier au numéro 45. Même artisan ?



Au numéro 31,

belle porte navarraise, classique de la Renaissance avec la date de 1633 sur le claveau central de l'arc.



Au numéro 32,

une très belle maison, une des plus anciennes de la rue qui porte sculptée dans un linteau en bois la date de 1510. Le bois, remplaçant la pierre, est la marque d'une construction de type moyen âge. A cette époque en effet les structures porteuses étaient en bois, et non pas en pierre comme dans les siècles qui ont suivi le Moyen-



âge. Mais cette maison, dénommée **ARCONZOLA**, est célèbre à un autre titre : avoir vu naître **Jean de Mayorga**, dont le nom et la renommée ont marqué la vie de notre cité. L'histoire de ce personnage fait l'objet d'un article dans ce même bulletin par M. Jean-Baptiste ETCHARREN.

Au numéro 33,

linteau en grès rose donnant les noms des propriétaires **Pierre de Gachuteguy** et **Dominique de Chuhupena**, une date 1732.

On peut noter une astuce graphique du sculpteur qui écrit DE en une seule lettre **Ð**, se servant du trait vertical du D pour le trait vertical du E. C'est un procédé d'abréviation que l'on



retrouve assez fréquemment depuis le Moyen Age et qui existe sur d'autres linteaux de la rue.

Au numéro 36,

importante porte renaissance navarraise dans la façade de cette maison, mais taillée dans le grès gris.

Une date 1619 sculptée sur le claveau central avec ou dessous une inscription qui a été martelée sans doute à la Révolution et qui n'est plus identifiable.



Autre particularité : d'après les occupants des lieux qui connaissent l'histoire de cette maison, la porte actuelle ne serait pas la porte primitive. La porte originale était très belle, en grès rose ; elle aurait été démontée, lors de la réfection de la façade et réutilisée pour orner une villa de la Côte basque.

Cette histoire montre l'importance dans les constructions ou reconstructions de matériaux empruntés à d'autres édifices. En effet les incendies, les guerres, l'usure des ans, les abandons laissent souvent des bâtiments en ruines, et les pierres de ces ruines, récupérées, servaient à la construction ou réparation d'autres maisons. Dans le cas présent, la porte est d'origine inconnue et la date ne correspond pas à la réfection de la façade. Et la maison a gardé son vieux nom LABIA (four en français). Chacun venait y faire cuire son pain. On peut encore voir dans la cour les vestiges de ces fours communaux.

Au numéro 37,

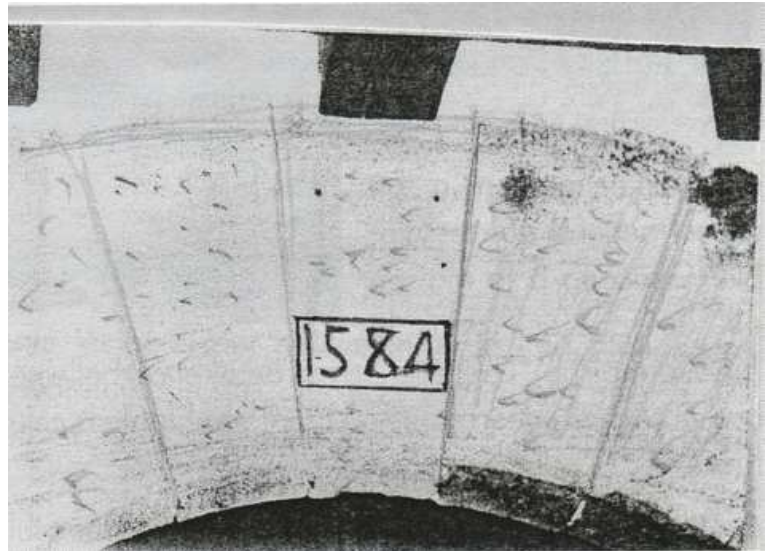
lindeau classique du début du XVIII^e siècle : 1724. Y figure le nom des propriétaires.



La décoration est assurée par deux Lauburu qui occupent aux extrémités une place importante. Ce type de décoration par la croix basque est apparue au début du 18^e siècle et correspond bien à la date du lindeau.

Au numéro 39,
maison "Laborde".

Une très belle porte renaissance navarraise en grès rose dont le claveau central porte la date sculptée de 1584. L'aspect actuel de la maison est dû à une restauration soignée qui a restitué l'état antérieur qu'elle devait avoir en cette fin du 16^e siècle. En effet, un crépi épais recouvrait l'ensemble de la façade et ni les colombages ni les ouvertures n'étaient visibles.



Le nom de "Laborde" posait un problème. Était-il celui des derniers propriétaires -qui portaient effectivement ce nom-la ? Était-il celui de l'Evêque qui a séjourné à St-Jean-Pied-de-Port lors du grand Schisme à la fin du XIV^e siècle et qui s'appelait également "Laborde". Certains avaient déjà parlé de maison de l'Evêque, appellation facilitée par la maison voisine et dite Prison des Evêques. En réalité, cette maison, comme la plupart des maisons de la rue a changé de noms auprès des divers propriétaires. Au milieu du 19^e siècle, elle s'appelait maison "Bidartenia" et appartenait à l'Abbé Cazenave, curé à Anhaux, qui lui avait conservé son nom ancien.

Autre particularité de cette maison : son jardin mitoyen. Sur ce jardin, s'élevait au Moyen Age un vaste édifice en belles pierres de grès rose ; édifice important par la surface occupée et par le nombre des étages. Ne persistent de cette bâtisse qu'un mur extérieur, accolé à celui de la maison dite "Prison des Evêques", avec des ouvertures et une porte ogivale. Les travaux de fouilles et sondages exécutés par l'association Euskal Arkeologia ont permis de se faire une idée plus précise de ce bâtiment qui a été détruit par un incendie et s'était effondré. Il est certain que l'amas de ruines, constitué par de belles pierres taillées, a servi de carrière pour la construction ou la restauration de maisons de la rue ou d'ailleurs.

Ce réemploi de matériaux, comme dans le cas de la maison du numéro 36, était très fréquemment pratiqué. Il complique un peu la tâche des identifications des maisons.

Au numéro 40,

une date sur le linteau de la porte : 1632.

Cette maison a un aspect général qui ressemble beaucoup à la maison qui lui fait face dans la rue : la maison "Laborde",

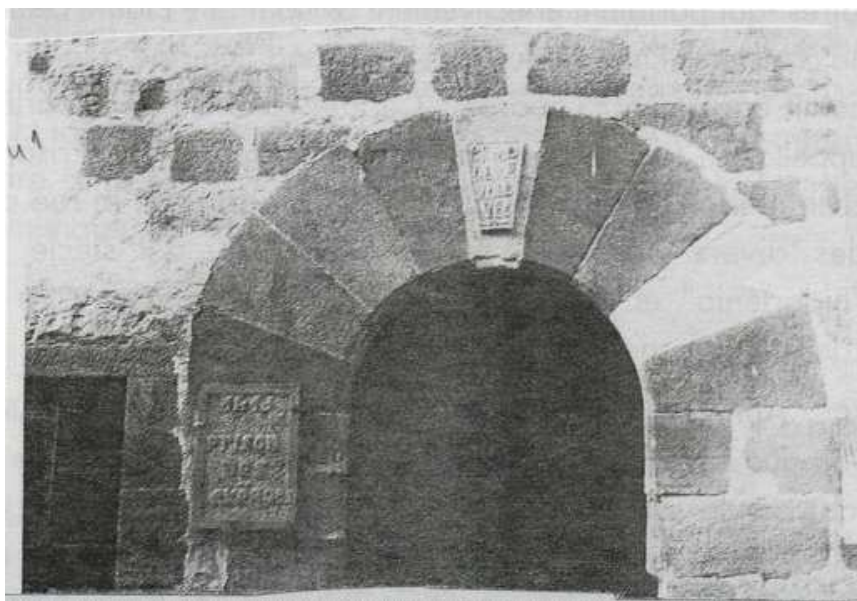


avec deux encorbellements et certainement des colombages cachés encore sous un crépi semblable à celui qui recouvrait la maison d'en face.

Il existe en outre sur la façade deux pierres sculptées difficilement identifiables et qui sont certainement des "réemplois".

Au numéro 41,

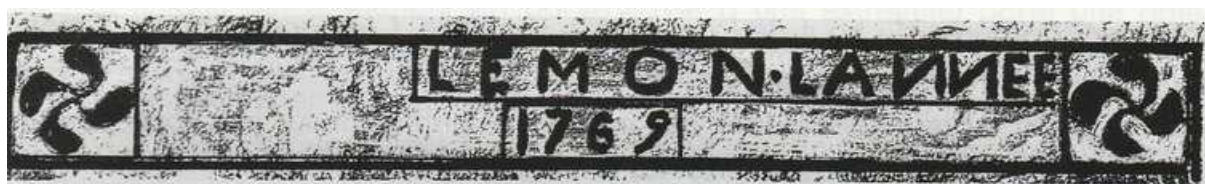
se trouve une magnifique bâtisse, une des plus belles et des plus anciennes de la rue. Elle a subi de nombreux remaniements depuis le 16^e siècle, et a fait l'objet d'un inventaire architectural dont un résumé a paru dans le bulletin de l'année 1999.



Cette maison est loin d'avoir livré tous les secrets de sa

construction, de son âge et de son utilisation. Mais il est certain que son appellation "Prison des Evêques" est erronée et récente. Elle a pu servir de prison de façon temporaire, mais tout rapprochement avec la maison "Laborde" ou maison de "l'Evêque" est contraire à l'histoire et à la réalité.

Par ailleurs les pierres sculptées de la façade sont récentes et sans intérêt.



Au numéro 45,

LEMON, ANNEE 1769, linteau sculpté, de taille imposante, avec la même erreur graphique de l'artisan pour les N. Erreur également dans l'orientation des têtes des Lauburu qui ornent les extrémités et qui sont inclinées en sens inverse des aiguilles d'une montre. Erreur encore dans la composition de la sculpture car seule la date est bien centrée.

Au numéro 47,

linteau dépouillé. Seule une date 1784. Cette fin de 18^e siècle annonce déjà le 19^e par l'absence de tout nom et de toute décoration.



Au numéro 48,

un linteau, avec une inscription donnant le nom de la maison Princiarenia.

C'est un linteau récent qui reprend le nom ancien qui existait au milieu du 19^e siècle et peut-être avant. Le propriétaire à cette date était un certain Sallaberry. A noter que la maison voisine porte le même nom "Princiarenia" fait à la peinture.



Au numéro 49,

un cartouche en grès sculpté orne la façade de cette maison ancienne et parfaitement restaurée du haut de la rue de la Citadelle. Cette sculpture est récente, mais retient l'attention par son originalité car, à sa manière, elle rappelle le goût du 18^e siècle où les propriétaires des maisons exprimaient sur leur façade, leurs idées ou convictions ou événements qui les avaient frappés.

Cette sculpture représente deux palombes, ailes déployées et se faisant face.

Le sujet traité est peu classique, mais la légende au dessous "Arlotiak" est assez évocatrice. Car les deux palombes ainsi nommées ne sont pas des palombes ordinaires, celles qui suivent, en vols compacts, le chemin habituel de la migration, nord-sud en

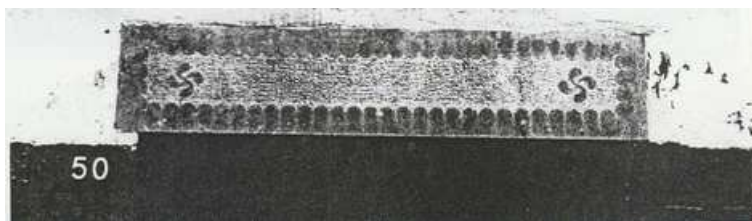


automne et sud-nord au printemps. "Arlotia" désigne la palombe qui a déserté la collectivité, n'a pas suivi les consœurs vers le sud, mais s'est fixée dans le pays et volera de chêneraies en hêtraies pour assurer sa subsistance. Elle constitue pour le chasseur un gibier apprécié, tellement apprécié qu'elle porte un nom particulier et différent de la palombe migratrice habituelle.

"Arlotia" peut se traduire en français par "rodeuse", ce qui correspond bien à son statut particulier par rapport à ses consœurs.

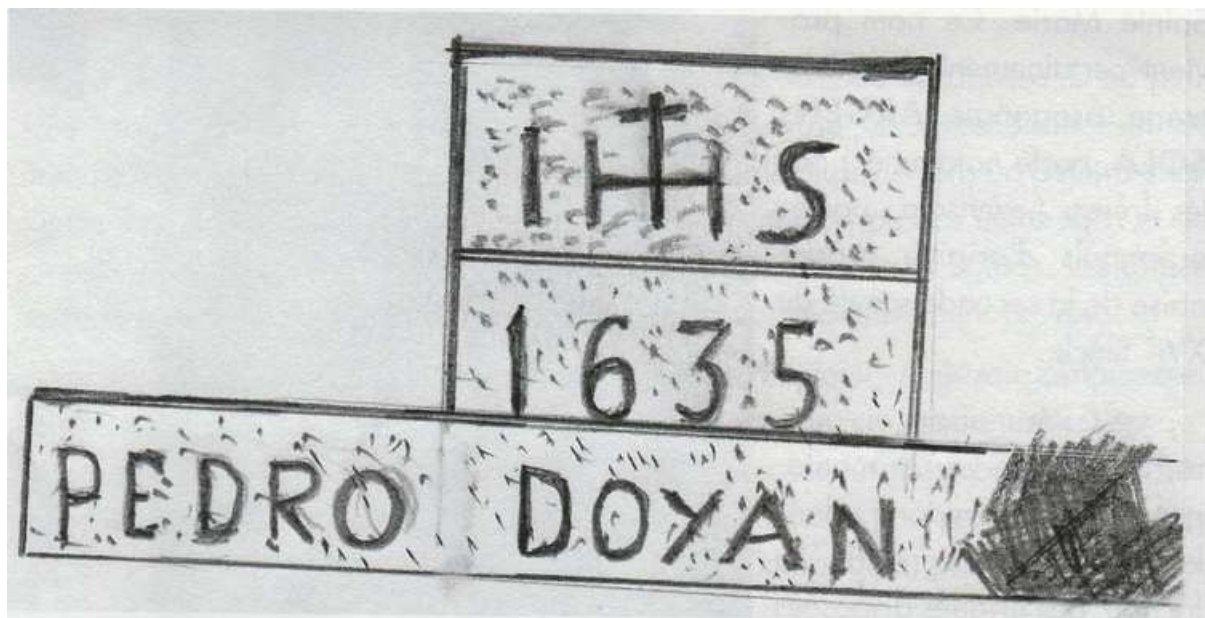
Au numéro 50,

petit linteau sculpté en marbre et récent d'exécution. Deux croix basques aux extrémités et feston d'encadrement. Pas de date.



Entre le numéro 50 et le numéro 52,

pas de numérotation cadastrale. Un pan de mur d'ancienne façade peut-être avec un linteau surplombant une ouverture bouchée. S'agit-il d'une maison disparue ? Le linteau qui a souffert (en partie cassé à une extrémité) porte une date 1635, et un nom **Pedro Doyan**... Le nom est incomplet. Le tout est surmonté du monogramme chrétien classique IHS. Ce linteau reste un vestige, en tous cas, d'un temps vieux de presque 4 siècles, et se remarque peu dans la grisaille de l'ensemble du mur.



Au numéro 52,

une simple date sur un linteau 1722. En ce début du 18^e siècle les sculptures étaient généralement plus généreuses en renseignements.



Au numéro 54,

simple date encore : 1782. En raison de l'aspect récent de la façade, peut-être, s'agit-il d'un réemploi.

